

Lo caïon et sa cordetta

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

passaient peut-être ainsi il y a deux siècles, depuis là l'instruction a fait de considérables progrès, les épreuves physiques ont fait place aux épreuves morales, et, nous n'en doutons pas, des choses plus sérieuses, des questions d'un plus haut intérêt pour l'humanité préoccupent maintenant davantage la maçonnerie que ces simagrées, ces enfantillages dignes des contes arabes.

Et, du reste, s'il en était autrement, est-ce que la voix de notre siècle, est-ce que les grands intérêts sociaux, si vivement discutés partout, les rapprochements établis entre les peuples par le moyen de la vapeur et de l'électricité, la sagesse, la morale et la charité, qui nous sont enseignées par le Saint Evangile, est-ce que la civilisation enfin, ne viendrait pas dire à la maçonnerie : « Ferme tes temples, ton rôle est joué?... »

Ici nous sommes interrompus brusquement par un de nos amis qui, regardant par-dessus nos épaules et lisant le titre de notre article, a reculé d'épouvante.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— Malheureux !... vous osez toucher cette corde !

— Pourquoi pas ?

— Ces gens-là ne pardonnent jamais, souvenez-vous-en !...

Cette dernière réplique de notre ami confirme toujours davantage ce que nous avons dit sur les préjugés qu'on a généralement contre la franc-maçonnerie et les fausses interprétations qu'on fait de ses principes.

Nous essaierons donc, autant qu'un profane peut le faire, de montrer cette institution sous son véritable jour.

(A suivre)

Un joyeux Veveysan, qui récite très-bien la pièce suivante, en patois de la localité, a bien voulu, sur notre demande, la communiquer à M. Dénéréaz, qui vient de nous l'envoyer après y avoir apporté quelques modifications nécessaires.

Lo caïon et sa cordetta.

Ein respectin l'honneu et lé ballés manaires
Ye voudré bin, Monsu, ousà vo racontà
Cein que m'est arrevà à la derràire faire
Avoué on gueux dé pouai que l'ài yé atsetà.
N'étài pas on caïon, monsu, l'étài on diabblio,
Ye teniài to dào long on trafi effroyabllio.
Vo m'escusérài bin se parlo dé caïon
Mà n'est pas po vo deré que vo z'in ités ion.
Don po ein reveni à ellia dieusa dé bita,
Ein venien dào martsì, volliài fère à sa tita,
Quand terivo decé, ye terivé delé
Et ye se rebatàvé pé vai totés lé pintés
Ein fasein son crévâ. Mà n'étài qué dei feintés
Po l'ài mé fère intra. Y'attatso la cordetta
Et y'eintro ào cabaret po demandà quartetta.
Quand yé fini mon vin, ye vu mé reinmodà,
Mà ellia poéson de bite ne fasài qué coullà.
Tot parài, mé su de, ein hommo résenàbllio
Ye faut portant avài pedi dé son seimblliaabllio.
Reprigno demi-pot, atzé la né que vint;
Et portant dévecé onco allà prào llien.

On momenet pe tà, quand yé fini de bâiré
Ye vu mé mettre ein route et ye fasài né nàire
Ye vé vai mon caïon éteindu perque bà
Mà n'avài pas einvia dé volliài sé levâ.
« Allein petit bétion, allein contré l'étrabllio...
» Ah ! ah ! te ne vâo pâ... Atteinds don petit diabblio,
» Fâ cein que te vaudri, té vu prào fère allà ! »
Et lo trevoun'âo risco dé tzezi su mon nâ.
Rein ne lo fa budzi, ye restave immobilo
Et yé zu millé mò à lo reindré docilo.
Avoué prào coups dé pi, parvigno à l'einmodà
Mà ne seimblliavé pas onco bin décidâ.
Ein travesseint La Toy, sta drobllia canaille,
Mé fasài m'assomâ à toté lé mourailles.
Ein delé de La Toy tzizo dein onna gollhie;
Notadé bin, monsu, qué pliovesài à rollhie,
Ne pu pas deré âo sur diéro l'ài su restâ,
Mà dâi pi à la tita, yété impacottâ.
Quand mé su relévâ, trovi bin la cordetta,
Le caïon?... fotu l'can, sein tambou ni trompetta.
To parài, mé su de, lé tot dé mim'heureux
Dé n'avài pas tsi mé menâ ci drobllio gueux.
N'est pas po dix z'écus que vu voidrà on diabblio,
Farài dâi betecus tot le dzoi per l'étrabllio.
Poursuivo mon tsemin, tràovo po mé reféré
Noutra fenna qu'étài dein toté ses colérés;
Mé dit : « Villio soulon, yô que ti tant restâ ?
» Dein quin bourbié dé dzin y to zu té roulâ ?
» Yô que l'est, lo caïon ! » L'ài montro la cordetta,
L'ài dio : Le tenié bin, mà l'est zu à la chetta.
— « La chetta ! Villio fou ! t'an robâ ton caïon,
» Te n'as jamé età qué la fliào dâi soulons;
» Se te t'ira réduit ein hommo résenàbllio,
» Ne l'aran le caïon, ye sarài dein l'étrabllio. »
Tota la né, tsi mé, yé zu la mîma gamma,
Né ma fâi jamé pu fère càisi madamma.
Assebin vo le dio, et vo mé pâodé craire
Que dé ma via, monsu, ne retoirno à la faire.

Dans une petite ville d'Outre-Rhin, située sur l'itinéraire que suivent, pour se rendre à Paris, LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, on attendait avec impatience le passage de ces voyageurs extraordinaires.

Un matin, à son déjeuner, le major commandant la place reçut une dépêche ainsi conçue :

« J'arrive à quatre heures avec ma femme. Venez » nous recevoir à la gare.

» ALEXANDRE. »

Le major se lève aussitôt, court chez le bourgmestre et fait publier la nouvelle... On arme la landwehr, on pavoise les maisons, on prépare des illuminations pour le soir... A quatre heures, la garnison, la municipalité et le major se rendent à la gare, suivis de toute la ville...

Le train arrive... Mais pas la moindre Majesté !

Le major écarquille les yeux pour découvrir les hôtes illustres...

Les tambours battent, les cloches sonnent, la mousqueterie pétille, les citoyens poussent des vivats...

Nombre de voyageurs descendent des wagons...

Tout à coup, tandis qu'il s'absorbe dans cette recherche infructueuse, quatre bras robustes l'enlacent et deux grosses bouches tombent sur ses joues... En même temps une voix joyeuse lui crie aux oreilles :

— Eh bien ! Guillaume, est-ce que tu ne serais pas content de revoir ton frère *Alexandre* — et son épouse ?

Dans les préoccupations administratives que lui causait l'annonce du passage des deux éminents personnages, le digne major avait complètement oublié qu'il possédait un frère du nom d'*Alexandre* et que ce frère venait de se marier dans une localité des environs.

Les mangeurs d'insectes.

Dans le nouveau volume que le célèbre D^r. Livingstone a publié sur ses voyages dans l'Afrique méridionale, on trouve quelques détails curieux relatifs à la nourriture des habitants du lac Nyanza.

A certaines époques de l'année, dit Livingstone, on aperçoit des nuages qui semblent sortir de l'eau du lac, et qui s'élèvent dans l'atmosphère à une grande hauteur. Quand on traverse dans un bateau ces sortes de brouillards ou de vapeurs, on reconnaît qu'ils sont formés par la réunion de quantités innombrables de petites insectes du genre *cousin*. Ils sont si abondants qu'ils finissent, en tombant sur l'eau, par couvrir la surface du lac d'une couche épaisse et noirâtre.

Lorsqu'on se trouve au milieu d'un de ces nuages, on est obligé de tenir la bouche et les yeux constamment fermés. Ce ne sont toutefois que les Européens qui ferment la bouche dans cette circonstance. Les indigènes du lac Nyanza l'ouvrent au contraire toute grande. Ces cousins leur paraissent d'un goût exquis. Quand ils ne peuvent pas les happer en ouvrant la bouche, ils récoltent ces petits moucheron partout où ils se sont déposés. Ils les font bouillir dans de l'eau pour former des gâteaux qu'ils mangent avec délices. On avale ainsi, en une seule bouchée, plus d'un million d'êtres organisés.

On voit, à l'exposition universelle, un objet qui ne tient qu'une bien petite place, mais qui est destiné à en tenir une grande dans la vie usuelle. C'est tout simplement une clef, qui ne diffère des autres que par un certain agencement dans la boucle. Elle est exposée sous le nom de son inventeur : *Clef Baudet*.

Il a dû vous arriver bien souvent, après avoir quitté votre logis, de vous demander avec inquiétude si vous aviez bien fermé la caisse où sont vos fonds, le secrétaire où sont vos lettres, le coffret où sont vos bijoux, en un mot tous les meubles réservés que protège une serrure prudente contre les doigts rapaces ou simplement curieux. Eh bien, la *Clef Baudet* est chargée de vous épargner ce tourment. Elle vous dit, par un signe apparent et certain, si la serrure est ouverte ou fermée, ce qui est l'essentiel, et elle indique même à combien de tours la fermeture a eu lieu. C'est une rapporteuse qui vous révèle, à un cran près, l'état de tous les pènes du logis. Et comme la Clef Baudet ne

coûte que quelques sous de plus que les clefs ordinaires, qui elles-mêmes peuvent recevoir, moyennant quelques centimes, l'annexe, il est clair que ce système de fermeture se substituera sous peu à tous ceux qui sont en usage.

Il est souvent fort difficile à nos campagnards, en faisant au militaire, d'y tenir leur rôle conformément à l'étiquette ; on a oublié ou l'on s'embrouille, et puis l'habitude revient avec une persistance opiniâtre, et les naïvetés vous échappent comme si elles ne coûtaient rien.

Le *Messenger des Alpes* cite celle-ci, vieille déjà, d'un caporal chargé du commandement d'un petit poste :

« Par le flanc droit — à droite.

Pas de route — Marche — Ora allein ? »

C'était juste le moment de partir.

Et celle-ci, toute récente, d'un conseiller d'abbaye chargé de conduire la musique qui parcourait pour la première fois les rues de la localité. On devait faire par files à droite ; mais la force de l'habitude l'emportant, notre brave homme s'écria :

— O !

Ni plus ni moins qu'à son attelage.

Le Diable des Alpes.

VI.

Vers la fin d'une autre journée, comme ils étaient encore assez éloignés de toute habitation, ils virent le ciel se couvrir par degrés d'épais nuages, qui eurent bientôt obscurci l'horizon resserré du Valais ; le tonnerre lointain se fit entendre par intervalles, avec ce roulement sourd et majestueux qu'on ne lui connaît que dans le voisinage des plus hautes montagnes. Bientôt de larges gouttes d'eau vinrent se perdre dans la poussière que la chaleur des jours d'été avait accumulée sur le grand chemin, et firent sortir de la terre, depuis longtemps privée d'humidité, ces émanations légères dont l'odeur argileuse et rafraîchissante est savourée avec délices par le voyageur haletant ou par le cultivateur inquiet de longues sécheresses. C'étaient les préludes d'un orage ; Tony ne demandait pas mieux que de chercher un abri sous de grands arbres qui se trouvaient dans la prairie à quelques centaines de pas du chemin ; Ludwig connaissait le danger d'un pareil voisinage, mais il n'y pensait pas, il se laissa conduire sans résistance par son guide ignorant.

Appuyé contre un vieux chêne, il se livra à une rêverie plus profonde que jamais, et s'écria tout à coup : Que ne puis-je, du moins, lire, au sein de ces noirs nuages, si j'en serai aimé un jour !

La rapide lueur d'un éclair lui laissa entrevoir une figure noire debout à ses côtés. Une voix sépulcrale frappa ses oreilles : Voici l'instant de satisfaire à ta seconde demande. Tes vœux seront accomplis si tu prononces le nom d'Aloïse dans le court intervalle qui s'écoulera entre l'apparition et la disparition de l'un de ces feux qui sillonnent l'air. Je t'observerai d'ici près ; prends garde à toi, faible mortel, qui prétends commander aux esprits infernaux !

— C'est assez, fais silence, esprit des ténèbres, ne m'interromps pas, s'écria Ludwig, qui dans le même instant prononça le nom d'Aloïse, tandis qu'un éclair s'éteignait dans le ciel. Incertain sur le résultat de cette première épreuve, sa tête s'inclina profondément sur sa poitrine, et comme il la relevait avec promptitude pour concentrer toute son attention sur les nuages, un second éclair plus rapide encore que le premier avait traversé le ciel avant que l'infortuné Ludwig eût pu entr'ouvrir la bouche. Une sueur froide se répandit sur tout son corps, et ses membres furent saisis d'un tremblement convulsif. L'orage alors redoubla de violence : le vent, plus furieux que jamais, menaçait renverser